

La Marche de l'Empereur



Les brosses à dents, ça ne se partage pas.
Les senzu non plus.

Qui en douterait n'avait qu'à se rendre au pied du très vénéré baobab — enraciné dans l'immense clairière très vierge à la queue du très homologué et très populaire atelier sécurité-initiation d'un certain maître Karin (gardien titularisé de l'arbre) — pour alors se rendre compte sézigue de la difficulté très immonde d'y cueillir ne serait-ce qu'un de ces fruits au goût très prononcé de poisson.

L'arbre de tous les superlatifs, porteur d'enfants sacrés qui n'avaient pas les mêmes propriétés magiques selon qu'ils étaient consommés crus, cuits, prématurés, mûrs, trop mûrs ou “à point”.

Depuis le toit éminemment glissant d'une certaine voiture lustrée par les ondées naissantes, Végéta attardait le brun des yeux profonds sur le plus ancien village pionnier érigé autour du baobab sacré, vers lequel crapahutait la berlyne manœuvrée par le mentor de Gohan, sachant que l'arbre mythologique et la marche Impériale se dressaient, heureux ou malheureux hasard, sur le même chemin de terre, circonscrit par le même chemin de fer, *de vieille, de très vieille, de plus que vieille fondation.*

Crapahutait en quête de senzu, supputa le prince haut perché, vu l'état actuel des réserves de haricots.

0.

Y'a plus, sensu. Pas même dans les jarres en terre cuite de Karin, même pas pour dire, sur le darknet.

Or du sensu, même un seul, même la moitié d'un seul, voilà bien tout ce qui faisait encore défaut à la GN pour reléguer la défaite du boss final, alias les 100 hommes-taureaux, de mission impossible à mission sensiblement impossible.

Bien sûr, deux sensu, c'est mieux. Trois, n'en discoupons pas.

De manière réaliste, il faudrait cueillir dans les 400 sensu pour espérer gagner la guerre.

L'arrêté du chiffre appartenait à ce baobab côté en bourse sous l'indice NGL, culminant à plus de cent vingt mètres, et trônant au beau milieu d'un terrain vaguement vague dont les autres arbres les plus saillants tutoyaient à *peine* les 20 mètres. Lequel monumental baobab se voyait encore assez distant de la berlyne tout confort du namek enturbanné pour que ce dernier ne sache distinguer de visu ce qui se tramait dans le feuillage. Il n'avait de toute façon pas besoin d'y voir pour savoir ce qu'il se passait à l'instant-même dans ce titan verdoyant qui accueillait, à toute heure du jour et de la nuit, plus de locataires qu'une termitière n'accueillait de termites.

Combien de villages pionniers s'étaient construits dans le sillage de l'arbre. Combien de gîtes touristiques. Combien de points de contrôle dûment réglementés par le Gouvernement. Combien de lois furent adoptées, eu égard aux droits et aux heures d'occupation du baobab. Des lois à hauteur du raz de marée humain s'étant déversé dans cette zone géographique durant les années 60, date de maturation de ce végétal sorti de nulle part. Raz de marée pas qu'humain d'ailleurs. Mais oui, ça venait aujourd'hui des quatre coins du système solaire, car à la ruée vers l'or crombaxien des années 50, eut succédé la ruée vers le houppier et les branches de l'arbre à sensu sur Terre. À ceci près qu'il s'avéra in fine infiniment plus ardu de mettre le grappin sur un sensu, que d'exhumer une pépite d'or sur la planète Crombax.

Et pour cause, l'arbre ne donnait que très peu de fruits. Il en pousserait 3 par an, selon certains spécialistes de la question, 2 selon d'autres. Des fruits à peine plus volumineux qu'un haricot standard, pour un insondable

feuillage aussi dense que le noyau terrestre ; aussi large que l'océan.

Des gens dormaient dans cet arbre.

Des plus zélés y éalisaient domicile.

Des qui quittaient leur emploi pour se lancer à l'aventure dans l'arbre, dans l'espoir que la chance leur accorde un sourire, que Tyché leur accorde d'un jour parvenir à mettre la main sur quelque sacro-saint sensu non encore périmé, qu'ils sauront revendre au prix fort, de quoi surtout faire les affaires de l'état fédéral et son ISF à 49%.

Des gens vendaient des livres, développant —au sujet du même arbre— moult méthodes d'investigation prétendument infaillibles.

Et alors ces ingénieurs là, qui toujours conseillaient aux politiques “gardez-vous d'avoir la main trop verte” quant à faire pousser trop de buildings à Lomekatt, à fin que le baobab s'entrevît d'où qu'on se situât.

En bref : l'arbre à sensu est un véritable moteur économique.

Un monstre antique, enraciné dans les bas-fonds marécageux de la haute finance.

Et la légende raconte qu'il fallut 10000 hommes, ou un homme et 10000 ans de patience, ou un homme et 10000 vies, pour cueillir un sensu, dans cet arbre.

Sauf, pour elle.

Depuis toute jeunotte elle monte aux arbres.

S'écorche les bras, les jambes, met des pansements.

Petite fille, elle collectionne les croûtes aux genoux.

Elle aime l'odeur du mercurochrome.

Quand elle se blesse, elle ne pleure pas. Pas beaucoup !

Elle a grandi, et au jour d'aujourd'hui, le baobab n'a peur que d'elle.

La voilà alors, sur les branches...

... qui marche.

...

... court...

...

... sprinte...

...

... dashe...

...

... saute !!

...

... plane...

...

... vole !

La princesse du feu-qui-eut-pris-la-forme-d'une-montagne-ou-l'inverse campe ici, décampe là, déjoue, devise ; divise, observe, étudie, décompte, marque, et repart.

Vrai, l'épouse du héros national n'aura attendu l'appel téléphonique de Yamcha pour se décider à passer la soirée —et certainement les trois prochains jours— dans l'arbre. Voilà une expédition qu'elle avait déjà prévu de faire, et qu'elle s'autorisait d'ailleurs assez régulièrement selon son emploi du temps, autrement dit selon l'emploi du temps de Gohan.

Chichi donc, faisait partie intégrante d'un clan de chasseurs pros rencontrés sur place de longue date, car si la chance est un sport individuel, le talent est un sport collectif.

Nota Bene : Il suffisait d'une personne, avec ou *sans nom*, pour trouver un *senzu*.

Un *senzu* pour s'accorder 1 barre de vie supplémentaire.

Rien qu'un sensu.

Bien sûr, deux c'est mieux. Trois, n'en discouons pas.

À trouver idéalement avant que tous les héros ne soient morts, déjà.

Ou en tout cas : que les tous meilleurs ne trépassent.

Et ils auront investi un œil sur l'actualité des décès, les chasseurs, équipés de télévisions portatives.

Trouver un haricot avant la mort officialisée de Krilin par exemple, c'est bien, ça se félicite.

Bien sûr, avant la mort de Gokû c'est mieux.

De Piccolo Jr., n'en discouons pas.

Parlant de moteur, la voiture avancée par Junior approchait justement du précieux et irremplaçable baobab de la dernière chance, ou plus exactement : du point d'entrée du village pionnier qui servait de premier point de contrôle réglementé en amont du pied de l'arbre. Lequel point de contrôle fut passé sans heurts, après que Piccolo eut assuré être avec le roi Tchappah, qui d'ailleurs aura mâché tout le travail d'indentification auprès des douaniers & autres gardes-frontières, et prévenu de l'arrivée de Piccolo juste après lui.

Le point de contrôle suivant fut levé avec autant de facilité.

Deux cents mètres plus tard, la voiture estampillée GN passait devant la plaine enclavée connue sous le sobriquet de "forêt des 1000 vaisseaux blancs" ; de vieux vaisseaux-fantômes à quatre pattes dont personne à Lomekatt ne savait jamais déterminer la provenance. Nappa, intrigué, scotcha son pif à la fenêtre. Junior, n'accorda pas un regard aux engins plâtreux couverts de mousse.

Chemin faisant, la voiture parvint bientôt dans le giron immédiat des terres

serpentées de racines grosses comme des troncs, et là, ô surprise.

Piccolo n'avait donc pas rêvé.

La berlyne de Tchappah était bien garée là.

À quinze ou vingt mètres du pied d'un certain baobab.

Pourquoi ?

Pourquoi Tchappah, et les autres avec lui, ne cheminaient plus vers C-0 ?

Et pourquoi une ribambelle d'hommes en blouse bleue s'employait à tracer —au rouleau de peinture géant— une ligne blanche horizontale partant du baobab... pour alors échouer au pied d'un sapin aux antipodes ?

Et toutes ces voitures officielles aux gyrophares surexcités, stationnées de-ci de-là, comme si scène de polar il y avait...

Piccolo hésita à passer cette épaisse bande de peinture devant lui, avec sa berlyne.

Mais quand il vit Tchappah, de l'autre côté de ladite bande à peine sèche, sortir une main par sa fenêtre de portière et faire signe au namek d'avancer, ce dernier se rechaussa et roula sur quelques mètres outre l'énigmatique ligne blanche —qui avait tout l'air d'une ligne rouge— pour alors se garer au pied d'un réverbère solitaire adossé à un poteau électrique, avec en tête plus de questions que de réponses.

Comprenant qu'ils en avaient pour un moment, Végéta sauta à nouveau du toit et s'en fut dégauchir ses jambes.

Le prince n'était pas dérangé outre mesure, de ne plus avancer vers l'Empereur.

Compte tenu que les taureaux, eux, avançaient toujours, vers le baobab, vers les berlynes.

Alors Végéta ne s'inquiétait pas, car ses *invités de prestige* arrivaient, emmenant la troisième guerre mondiale avec eux, comme tout bon convive tiendrait à son hôte à peu près ce discours : “Pour ça, ne s'inquiète surtout pas, je m'occupe d'emmener la guerre, que dis-je, les bières”.

Et seuls quelques 300 ou 400 mètres séparaient encore les deux cortèges antagonistes.

D'ailleurs, les marcheurs étaient déjà plus ou moins visibles à l'œil nu, et le seraient d'autant plus si l'immense feu au loin, en plus de faire sacrément

monter la température, ne flouait pas sacrément la vue.

Furent-ils même invisibles, les pas des mutants déjà, mouvaient le symbole-même de l'immobilité : les pierres —jonchant le sol foulé du pied princier botté—, qui sursautaient comme ça, car ils étaient tant et tant. Tant et si bien qu'on craignit qu'allant à contre-courant du sens rotationnel de la belle bleue, la marche des marcheurs n'inversât ce dernier, comme le hamster dans sa cage fait tourner son monde.

Les flammes n'étaient pas bien rouges, du reste, y aurait-il quelque magie ou meuporg d'impliqués ? Sinon que cela ait trait en tout ou partie à la nature-même des arbres brûlés...

Peu importait.

Qu'il s'agisse du feu qui pique les yeux, ou de l'encens qui pique le nez, ces effets dithyrambiques n'étaient jamais plus qu'esthétiques, en tout cas Végéta avait matière à s'en persuader, au vu de ce que personne autour de lui ne s'en formalisait.

Inconsciemment, le prince se mit néanmoins à respirer moins copieusement, de cet air encensé.

Un air d'interlude ouvrant le ballet écarlate, l'imminente boucherie.

Végéta se retint de foncer seul, tête baissée, dans l'armée d'en face.

Prenant sa patience en mal, il shoota dans une pierre.



La marche de l'Empereur n'était désorganisée qu'en apparences.

En réalité, c'était tout le contraire.

Freeza marchait devant, port altier.

Le rang —horizontal & décousu— juste derrière était celui de Cold, des oncles, tantes, cousins et parents de Cold.

Le rang —non moins horizontal— d'après, un peu moins décousu mais plus causant, était la chasse gardée des amis proches de Cold, du beau monde, dont quelques Zanaens, mais aussi quelques meuporgs comme C-7777, #17 ou encore la grande dame au grade inconnu, croisée par Lupanar sur la

planète de Stanis.

Le rang d'encore après était celui des amis proches de Freeza, et des amis moins proches de Cold.

Le rang d'encore après constituait celui des journalistes timorés, qui n'auraient pas dû être le rang cinquième mais le sixième, sauf que le groupe de marcheurs qui aurait dû tenir la cinquième ligne du cortège était en retard, c'était celui des anciens, par dizaines, dont le grand-oncle de Cold et les amis du père de Cold. Tous ces gens du troisième âge n'ayant pas encore quitté le château-fantôme, probablement n'avaient-ils pas encore terminé leur partie de scrabble, ou le pudding vénitien qui allait avec.

Car c'était une réunion de famille comme on en connaît tous, avant d'être une marche d'intronisation.

— Tous ces aliens viennent du château-fantôme ? demanda un journaliste à un confrère terrien. Mais moi je pensais que le château-fantôme était vide de tout temps ?

— Je ne comprends pas non plus, Lapax.

C'est comme si tous ces gens étaient apparus tout d'un coup dans le château, ce soir-même. Et qu'ils aient ensuite décidé d'en sortir pour marcher vers Lomekatt. Vers la civilisation. Quoique... regarde, dans le ciel ; est-ce que tu vois tous les vaisseaux qui traversent actuellement les nuages direction l'arrière-cour du château ?

— Des vaisseaux ?

— Concentre-toi. Ils sont transparents et quasiment impossibles à percevoir, et parfaitement silencieux.

— Oh !

Je... je crois que j'en ai vu un.

N... ne me dit pas qu'il nous arrive du ciel encore plus de monstres ?

— Je crois qu'en fait, tous ces gens reviennent à l'instant de voyage. Les uns à la suite des autres. Un très long voyage. Tu te souviens, le papier du vieux Dwar Ed. Denso ? Le rapport classifié qui raconte comme quoi la famille de l'Empereur et la cour royale Zanaenne seraient parties explorer le grand-void, juste avant la dernière guerre mondiale.

Si c'est vrai, ben là, tout ce beau monde revient ce soir. Et je crois que le

château-fantôme derrière nous est en quelque sorte leur... pied-à-terre.

— Mais tu as entendu la rumeur qui court au quatrième rang ? Il semble même qu'elle soit originaire du troisième rang, donc d'autant plus crédible, chuchota le jeune trentenaire.

— Non. Ça dit quoi ?

— Ça dit que celui-là qui marche au premier rang devant tout le monde est l'Empereur ! Mais moi, je croyais que l'Empereur était censé se trouver dans son bureau ? Comment peut-il être ici alors qu'il est censé être là-bas ?

— Peut-être... peut-être... que celui qu'on a sous les yeux a l'intention d'aller de ce pas faire tomber celui qui s'est enfermé dans le bureau. Pour devenir Empereur à sa place.

— Ou alors, l'Empereur sous nos yeux est le vrai Empereur, et celui du bureau est un usurpateur ?

— ... Ou alors ça...

— Le plus simple serait d'aller demander des explications aux principaux concernés.

— T'es malade ? T'as vu comment ils ont décapsulé Shaka et Zoulou ?

— Non écoute... repasse-toi le film des événements dans ta tête. Je... je sais pas comment l'expliquer, mais je pense que si Shaka et son caméraman ont été tués, ce n'est pas pour avoir osé poser leur question, mais pour l'avoir posée du côté gauche.

— Pardon ?

— L'Empereur. Il n'a pas apprécié que ce *Zulu* le filme du côté gauche. Je suppose que l'Empereur considère que c'est son mauvais profil..., murmura celui qui vraisemblablement évitait le plus possible de remplacer "l'Empereur" par un pronom personnel type "il" qui pourrait éventuellement coûter cher pour peu que l'Empereur -donc- entendît et n'apprécie que moyennement l'anonymisation et -de fait- le rabaissement induit par un "il" malvenu.

— Et tu veux que j'aie posé ma question à un psychopathe pareil ? Tu n'es pas sérieux, Lapax.

— Non, pas à l'Empereur. Mais à celui qui lui ressemble le plus et qui a une cape. Celui-là est plus... disposé au dialogue.

— Tu crois ?

— Je sais.

— ...

— C'est une question à un million de zeni, John. Le 20 heures te sera servi sur un plateau. Fais-le. Tu ne vas quand même pas moisir sur le 11 heures toute ta vie ?

— ...

— Fais-le pour ta fille. À 11 heures, elle est en classe.

— Si je ne le fais pas, tu le feras à ma place pour t'arroger les honneurs et l'argent dont tu parles ?

— Moi non.

T'es fou.

Ma vie vaut plus qu'un million. Et plus qu'un 20 heures. Laisse-moi à mon 17 heures. C'est ce que je mérite, et ça reste toujours mieux que le 00 heure. Mais j'en vois d'autres autour de nous qui se tâtent. Alors si tu tardes trop, quelqu'un te volera le scoop...

Alors John, n'écoutant que son courage, passa du 5^e rang au 4^e.

Mais pour passer du 4^e rang au 3^e, le courage ne suffisait pas.

Alors John pouvait s'arrêter là.

Et s'il s'arrêtait au 4^e rang, glanait quelques murmures, et revenait au cinquième niveau, alors il serait le nouveau héros national, le premier journaliste embrigadé à avoir été jusqu'au quatrième rang... et surtout à en être revenu vivant, avec deux ou trois informations en poche. Et les informations augmentent en proportion du temps passé dans le rang infiltré.

Et chaque seconde passée au quatrième niveau était une seconde record en plus, mais aussi potentiellement la seconde de trop. D'ailleurs le recordman avant John —un journaliste à tête de taupe— aura tenu 8 secondes dans ce rang, avant d'y laisser la peau. Autrement dit : l'immobilisme était synonyme de mort.

John, qui -lui- avait une tête de John, devait avancer ou reculer.

Il n'allait pas reculer. Il se fichait d'être le héros du peuple, il n'était qu'une personne dont il voulait être le héros.

Alors John allait continuer tout droit.

Jusqu'ici, il n'avait écouté que son courage.

Il se trouva alors que pour passer du 4^e rang au 3^e, le courage ne suffisait pas.

Alors John, n'écoutant que son amour pour la petite Mira, passa du 4^e rang au 3^e, dans lequel il se fonda, presque ni vu ni connu.

Il se trouva alors que pour passer du 3^e rang au 2^e, ni le courage ni l'amour n'y suffisaient plus.

Alors John le petit d'homme, refusant purement et simplement de s'écouter, passa du 3^e rang au 2^e, et approcha Cold en personne.

— B... bonsoir monsieur, je... je suis journaliste de LMK24 et j... je...

— ...

— B... bonsoir monsieur, je... je suis journaliste et j... je...

— Tu quoi ?

Cold fixait le dos de Freeza plus loin devant, et rien que Freeza.

— Je... désolé de vous déranger... je voulais juste vous demander... je voulais juste...

— Demande.

Sans trop savoir pourquoi, inconsciemment, John s'était attendu à être félicité pour son courage d'être parvenu jusqu'ici.

Tant pis.

— V... vous parlez comme un roi.

D'où ça sortait ça ?

John ne le savait pas lui-même.

Autant qu'il n'arrivait point à s'expliquer que Freeza soit le seul de tout le cortège du mal à ne jamais croiser la route d'aucun arbre, quand bien même ledit cortège présentement traversait une forêt pas mal dense. À croire que la trajectoire du fils de Cold eut été savamment étudiée au compas — par

quelque intendance— depuis son départ du château-fantôme, de sorte que jamais rien ne l'empêchât de marcher en ligne droite.

Pour le symbole.

Les autres, Cold y compris, contournaient les arbres, eux.

— Comme un roi dis-tu ?

John attendit la suite. Mais elle ne vint pas. Dans le doute, il attendit 20 secondes de plus, car peut-être, l'homme-taureau —celui à la cape— réfléchissait simplement aussi lentement qu'il marchait.

30 secondes plus tard, toujours pas de suite.

Alors John osa.

— C'est votre fils devant nous ?

— C'est l'Empereur, devant nous.

— P... pourtant, j'ai entendu l'un de vos amis d'à côté dire que vous étiez encore Empereur. Et que cette marche est justement la marche d'intronisation de votre fils, censé vous succéder ce soir.

— Qui a dit ça ? tonna Cold, sans arrêter d'avancer.

John n'eut pas le temps de pointer du doigt la Zanaenne en question que cette dernière, dessous le regard catastrophé du journaliste, s'égorgeait elle-même sur le champ, tombant raide morte sur le sable froid et humide d'Ouroboros, sitôt abreuvé de sang noir.

— Elle n'aurait pas dû dire ça, commenta simplement Cold. Cet homme devant nous, mon cher John, est l'Empereur. Moi, je ne suis personne. Strictement personne.

Le cerveau de John s'était éteint à la prononciation de son propre nom.

Il se ralluma quand Cold interpella Freeza en personne.

— Freeza fils de Cold, tu marches trop vite ! houspilla Cold, jetant un froid arctique dans toute l'assistance.

— ...

— Ralentis ! Un Empereur ne se presse pas ! Surtout pas le soir de son grand

retour. Chacun de tes pas doit s'imprimer dans l'esprit de toutes les personnes actuellement scotchées devant leur écran de télévision ou d'ordinateur. Chacun de tes pas doit résonner jusqu'au bureau occupé par l'Usurpateur, qui doit sentir sa fin arriver à chaque mesure. Ralentis ! Si cette marche doit nous prendre jusqu'au lever des deux soleils, par Dieu, alors nous prendrons ce temps-là en entier !

John n'avait pas tout entendu, car son esprit volait alors avec les oiseaux au-dessus de toutes les têtes, plus précisément : au-dessus du premier et du troisième rang. John les avait remarqués un peu par hasard, car une plume déchue du ciel, lui était tombée sur le nez.

Une plume de corbeau.

Des corbeaux noirs.

10 environ.

Et le tonnerre tonnait.

Et les éclairs éclairaient.

— Ralentis encore ! Père, ton petit-fils est un échec ! crépita Cold dans une ligne qui sonna comme un reproche direct non pas à l'endroit de Freeza, mais bien du père de Cold lui-même, dont le seul tort eut pourtant été, au pire du pire, d'avoir partagé ses gênes avec sa descendance.

Dans l'attitude de Cold, John reconnut bien là le narcissisme des rois qui ne savaient rien faire d'autre que se défausser sur autrui de leurs propres torts, en l'occurrence, l'éducation de leur progéniture.

— Cold, ton fils marche bien assez lentement comme cela, n'exagère pas, fit le grand-père ainsi incriminé, lui qui pourtant avait le moins intérêt à ce que la cadence de la marche augmentât, puisque lui-même s'appuyait sur une canne, dû à son âge avancé.

— Roi Cold, tu devrais faire cadeau de ta cape à Freeza, ainsi les journalistes ne confondront plus l'Empereur qui s'en va à la retraite ce soir, et celui qui s'apprête à être investi le même soir.

D'ailleurs, les téléspectateurs –les pauvres–, doivent eux aussi se poser la question duquel de toi ou de ton fils est le mâle Alpha du troupeau, tout cela à cause de quoi ? Une cape en trop, fit remarquer l'ami d'un ami, depuis le 3^e rang. Et puis ta gueulante à l'instant, c'était quoi ?

Les poings de Cold se serrèrent, et bientôt, quantité de veines germèrent dessus les parties de son corps encore à découvert.

Alors, l'ami d'un ami haussa un sourcil.

Allait-il mourir pour avoir dit ce qu'il avait dit ?

Quand même pas..

Si ?

Allons, il était l'ami d'un ami, que diable !

Encore serait-il l'ami de l'ami d'un ami, il aurait compris...

Et puis il comprit.

Il comprit que la frustration manifeste de Cold n'avait rien à voir avec lui.

Mais avec Freeza, qui aura suivi à la lettre la consigne de ralentissement.

Un peu trop à la lettre même.

Car Freeza marchait désormais si lentement qu'on eut pu se demander s'il avançait encore.

Ce n'était pas de la provocation.

C'était bien, bien pire que ça...

— Vous commencez à me fatiguer.

Freeza avait dit, de dos, et ces mots soulés jetèrent un froid polaire sur trois kilomètres à la ronde, ressenti jusqu'au niveau de Piccolo et compagnie, plus loin devant. Nappa frissonna jusqu'aux pointes de la moustache. Gohan, s'il en avait eu une.

— Vous me fatiguez. Papa, tu veux absolument que je ralentisse, c'est cela ? Eh bien soit, je vais ralentir. Mais je vous préviens, vous tous qui marchez derrière moi et gloussez dans mon dos. Vous voulez jouer à ça ? Eh bien, allons, je m'en vais ralentir. Mais souffrez que celui d'entre vous qui me rattrapera, perdra sa tête.

Ceci dit sur un ton extrêmement calme.

Mais les muscles serpentés de vaisseaux sanguins — des croiseurs, à ce compte — trahissaient l'état d'esprit de Freeza, et probablement aussi, son

expression faciale.

Tous les journalistes, au moins, s'arrêtèrent net de marcher.

— Oh, j'oubliais une règle essentielle du jeu : personne ne s'arrête de marcher.

Évidemment.

Alors tous ceux qui s'étaient arrêtés, reprirent leur marche, une enclume dans le ventre.

John faisait de son mieux, comme un peu tout le monde, pour avancer le plus lentement possible au risque de perdre la tête, mais c'est qu'il s'avéra impossible de contester Freeza à ce jeu-là, l'écart ne cessait de se réduire de secondes en secondes, inévitablement.

Trois arcs électriques, déjà, s'étaient baladés entre les lignes, signes d'une tension manifeste.

Et alors, une tête du 5^e rang explosa soudain.

Celle d'un journaliste qui s'était cru plus malin que Freeza, à prendre le parti de marcher au ralenti, mais à reculons.

La tête explosa, et pourtant Freeza n'avait tourné ni un muscle, ni un talon.

À croire qu'il avait des yeux dans le dos.

Et pourtant, une deuxième personne encore, se vit plus maligne que Freeza.

Cette personne, au lieu de ralentir, accélérât vers l'Empereur montant.

Cette personne n'était autre que Cold.

Le roi Cold accélérât, oui, mais pas trop.

Pas trop, pas parce qu'il avait peur, simplement parce qu'un roi, ça ne court pas. Néanmoins, il pressa suffisamment le pas pour que la rencontre avec Freeza n'arrivât pas dans une heure mais dans moins d'une minute au même rythme.

Et le tonnerre tonnait.

Et les éclairs éclairaient.

Ce furent les 60 secondes les plus longues de la vie de John.

Au comble du stress, le temps se mit à se dilater, comme pour retarder
l'inévitable.

Et le son, dans les derniers instants, allait plus vite que la lumière, comme
pour fuir.

Alors le tonnerre éclairait.

Et les éclairs tonnaient.

•••

Enfin pas 60, plutôt 50, car en plein élan, Cold s'arrêta subitement d'accélérer, pour alors se mettre à marcher aussi lentement que possible, comme un peu tous les autres, à la surprise générale, dont celle de Christo, qui lui se décida même à quitter le 3^e rang en vue d'approcher le roi, quitte à perdre sa précieuse avance —ou plutôt son précieux retard—, sur Freeza.

— Cold, que fais-tu comme ça ? Tu es malade de te dégonfler au dernier moment devant tout le monde ?

— Christo, c'est toi ?

L'interpellé n'était guère qu'à trois doigts de pied de Cold, donc en théorie dans son champ de vision, mais le roi avait réduit ce même champ au cou de Freeza.

— Oui, c'est moi, mon roi. À quoi tu joues nom d'un Morg ?

— Dis-moi Christo, entends-tu ce que j'entends ?

— ...

— Tu n'entends pas ?

— Que dois-je entendre ?

— 644.

— 644 ?

— Ce nombre vibre dans l'air. Comme... une perturbation de la force.

Comme si plusieurs personnes dans l'univers étaient en train de psalmodier ce chiffre en même temps. Là tout de suite, c'est 644 que j'entends. Mais tout à l'heure, j'entendais distinctement 990.

Que signifient ces chiffres Christo ? On dirait un compte à rebours. Tu ne croies pas ?

— Cold, ne change pas de sujet. C'est de Freeza dont on parle. Pas de chiffres imaginaires.

— Freeza ? Que se passera-t-il si j'atteins la position de Freeza ?

— Vous allez vous battre.

— Et ?

— Et quoi ?

— L'un de nous deux va en mourir.

— Aussi sûr que le soleil de Zana se lève à l'Ouest. Qu'importe comment je retourne le problème, au point où on en est et je te l'annonce, il n'y a malheureusement plus aucun moyen, toujours aux yeux de la tradition nôtre, pour que vous en tiriez tous les deux avec l'honneur sauf. Au point où ça en est Cold, Freeza doit...

Freeza doit mourir.

— C'est fini pour lui. Tu trouveras un autre successeur. Il y en a plein qui n'attendent que ça au 2^e rang, fit remarquer Christo, gardien du temple de son état.

— Oui, mais ce ne sont pas des Cold. Ton fils et les autres du second rang. Mon sang ne coule pas dans leurs veines.

J'ai bien un membre de la famille proche, de mon âge, avec notre sang, que je pourrai aller chercher, mais aux dernières nouvelles, son vaisseau personnel a été pris dans les vents félons de Cold444. Voilà plus d'un millénaire. Alors inutile d'aller faire tout ce chemin, nous ne trouverions que des ossements. Mais, je dois avouer que ton idée est plus que tentante. Parfois, Freeza m'exaspère je te l'avoue. À quoi me sert d'avoir un fils qui, je mets ma main au feu, sait conjuguer le verbe sustenter au subjonctif

imparfait, mais serait probablement incapable de nous définir correctement ce qu'est une bataille rangée ?

Ce n'est pas tellement la réponse de Cold qui étonna Christo, mais le grand sourire qui allait avec.

— Parce que tu trouves cette situation embarrassante... amusante, roi Cold ?

— Dis-moi, Christo. Si j'accélère et que je rattrape la position de mon fils, que se passera-t-il ?

— Difficile à dire. Vous êtes actuellement à la même forme de réduction, donc le fait que tu possèdes une forme d'augmentation de plus que Freeza n'a aucune espèce d'importance, étant donné qu'il lui suffira de t'empêcher de te transformer. Où sont passées tes bonnes habitudes de toujours te maintenir à une forme de réduction au-dessus de celle couramment utilisée par tes fils ?

— L'âge, Christo. Fut-un temps où je pouvais rester en forme Gamma 45h/45. Ce temps est révolu.

— Je n'y crois pas une seconde.

— Pourtant, tu viens de pronostiquer ma défaite potentielle.

— J'ai juste dit "difficile à dire".

Freeza est un génie du combat. Lui-même ne s'en rend pas compte, mais toi, cela n'a pu t'échapper.

— Ce n'est pas un génie du combat. Il possède un don très rare, l'AkaEko Desk, que tu peux traduire en termes profanes par "instinct du tueur".

— Oui, autrement dit, c'est un génie du combat. Pourquoi tu ne veux pas le dire ?

— Les deux sont très faciles à confondre, je te le concède.

— ...

— En attendant, tu n'as toujours pas répondu à ma question.

J'y réponds pour toi : si je rattrape la position de mon fils, il se passera qu'il va peut-être réussir à me tuer. Si jamais il y arrive, c'est parfait. Mais imagine qu'il n'y arrive pas ? Ce serait le pire scénario possible pour moi.

Car cela voudra dire que je lui aurais botté les fesses pour lui apprendre les bonnes manières. Je serai obligé de lui botter les fesses, et comme cela va se faire devant les caméras, Freeza perdra à jamais toute crédibilité et donc toute légitimité au rang d'Empereur de l'univers, ce qui va m'obliger **moi** à garder la place d'Empereur puisque Freeza est mon tout dernier enfant depuis la mort de Coola remontant à la dernière guerre mondiale. Or, si je reste Empereur, c'est moi qui devrais me coltiner les zigotos de la Team Zed machin chose qui se dirige actuellement vers nous. Je n'ai aucune envie d'être contraint de rester Empereur par défaut, et j'ai encore moins envie d'avoir à me battre ce soir. Moins encore contre des justiciers en couche-culotte. Que savent-ils de la vie eux, du haut de leur quoi, 80 ans moyen d'existence ? J'ai 788 lunes noires Christo. J'ai mérité ma retraite et je n'en repousserai pas l'échéance un jour de plus. Ce combat à venir est celui de Freeza. Ni le mien, ni le vôtre. Mais bien celui du nouvel-ancien Empereur qui doit regagner ses lettres.

Toi, moi et les autres, ne sommes là qu'en spectateurs.

— Cold, il suffit de détruire les caméras et ce qui s'ensuit, je peux le faire si tu veux...

— Non, ce serait pire.

Et puis finalement, c'est très bien, la provocation de Freeza, sourit franchement Cold. Cela permettra d'asseoir clairement sa légitimité et de tuer le père symboliquement... en direct, à la télévision. Lequel parricide est -tu le sais bien- la condition sine qua none, clé d'un futur règne millénaire prospère pour l'Empereur montant. Je n'ai plus qu'à me soumettre aux caprices de l'enfant, et c'est plié, je serai politiquement mort et enterré.

Les bras croisés de Cold semblaient étouffer sous leurs propres muscles excessivement contractés, tandis que le sourire cynique du Roi se faisait de plus en plus satisfait et fier de la manœuvre de son fils, à la très grande incompréhension de Christo, qui se retira finalement dans un salut cordial et empreint d'acidité.

Du moins se serait-il retiré si mémoire ne lui était pas revenue quant à l'imprudent impudent du 5^e rang qui eut eu la mauvaise idée de faire machine arrière en dépit des règles du petit jeu sadique de Freeza.

Petit jeu qui toujours courrait jusqu'à preuve du contraire.

...

Cold ne supportait plus le regard de Végéta braqué sur lui.

Cold n'aimait pas qu'on le regarde dans les yeux.

Encore moins un saiya-jin.

Encore moins en ce soir de pluie fine, bien que cela n'ait rien avoir.

Les mains royales brûlaient d'aller tirer les oreilles du petit singe mal léché, malencontreusement, étant entendue la vitesse à laquelle progressait la marche de l'Empereur, le père de Freeza n'aurait guère l'occasion d'atteindre la position du fils de feu le roi Végéta avant 5 bonnes minutes.

Cold n'avait aucune envie d'avoir à supporter ce regard durant 5 minutes encore, à ne rien faire.

Pourquoi ce saiya-jin discourtois ne faisait pas comme son voisin le namek enturbanné ou comme tous les autres justiciers du dimanche là-bas devant ? Eux qui ne suivaient pas particulièrement la marche de l'Empereur —du regard—, puisqu'ils avaient tous bien compris que 5 petites minutes, c'est long, et ça ne se meuble pas avec des œillades inutiles, mais en discutant stratégie d'équipe voire en s'arrogeant le luxe de prendre par avance ses marques sur ce qui allait très vraisemblablement constituer le champ de bataille final, au point de jonction des deux cortèges, dans quelques instants.

Mais non, Végéta regardait Cold dans les yeux, faisant fi des considérations stratégiques, même de la distance encore relativement conséquente.

Et puis soudain, enfin, le roi comprit pourquoi on le regardait si fixement.

N'était-ce pas car on le pensait être l'Empereur, le mâle Alpha du groupe ?

Alors il prononça les mots qui allaient permettre de lever une fois pour toutes toute ambiguïté, les mots qui signèrent définitivement le passage de flambeau, et son tant fantasmé départ à la retraite.

— Freeza. Viens prendre ma cape. Fais-lui honneur. Je te la prête pendant cinq minutes, et si d'ici la fin des cinq minutes, tu parviens à me la ramener entièrement rouge, de la couleur du sang des moucherons devant, en particulier Végéta deuxième du nom, alors je lèverai l'ordre de marcher, et t'autoriserai à courir vers l'Usurpateur.

La Marche de l'Empereur